

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Paysage sans cadre

François Hébert

Volume 38, numéro 1 (223), février 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32384ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hébert, F. (1996). Paysage sans cadre. *Liberté*, 38(1), 81–90.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1996

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

LES APPARENCES

FRANÇOIS HÉBERT

PAYSAGE SANS CADRE

C'est un peintre qui promène ce qu'il est parmi ce qu'il y a.

C'est l'une des plus belles phrases que je connaisse... Elle est de Saint-Denys Garneau. Je l'isole de son contexte et me l'approprie sans vergogne... C'est tout simple, ce qu'il a dit là, et à vrai dire je me demande bien ce que je pourrais y ajouter... Pourquoi m'appesantir sur une telle pensée, légère, bizarre et familière à la fois? Sur une telle vision, précise et directe, chirurgicale, coupée au scalpel?

La phrase du poète se rapporte-t-elle au poète, s'agit-il de lui que l'on compare ici à un peintre? On sait que presque tous ses poèmes sont visuels, à l'instar de ceux de son maître Pierre Reverdy. Exemple tiré de *La Lucarne ovale* (1916):

*Un trou noir où le vent se rue
Tout tourne en rond
La fenêtre s'éloigne de la glace du fond
— Le vin n'y est pour rien —
C'est un paysage sans cadre*

Je dirai une autre fois tout ce que le poète Saint-Denys Garneau doit à Reverdy... Il lui doit presque

tout... Juste un petit exemple, pour vous mettre l'eau à la bouche... Reverdy, dans *Les Ardoises du toit* (1918):

*Un cœur saute dans une cage
Un oiseau chante
Il va mourir*

Et Saint-Denys Garneau, en 1937:

*Je suis une cage d'oiseau
Une cage d'os
Avec un oiseau*

Vous n'êtes pas convaincu ? Alors, dites-moi lequel des deux a écrit ceci :

*S'il venait seulement un peu d'air
Si le dehors nous permettait encore d'y voir clair
On étouffe
Le plafond pèse sur ma tête et me repousse
Où vais-je me mettre où partir
Je n'ai pas assez de place pour mourir
Où vont les pas qui s'éloignent de moi et que j'entends
Là-bas très loin*

Et ceci ?

*Un rayon blanc s'accroche en haut
La nuit se balance un moment
Quelque chose tombe dans l'eau
Une pluie d'étoiles*

Ou ceci ?

*Une tendre chiquenaude
Et l'étoile
Qui se balançait sans prendre garde
Au bout d'un fil trop ténu de lumière
Tombe dans l'eau et fait des ronds*

Mais je reviens à ma phrase de départ (*C'est un peintre qui promène ce qu'il est parmi ce qu'il y a*) et qui désigne peut-être aussi le peintre que fut Saint-Denys Garneau, lui qui signa (au sens figuré, le plus souvent) plus d'une trentaine de tableaux, huiles, aquarelles, pastels et dessins reproduits dans une belle édition des *Regards et jeux dans l'espace* (Fides, 1994) et qui sont exposés cet hiver à la Bibliothèque nationale.

Oui, c'est, c'était un peintre, Saint-Denys Garneau... Pas un grand peintre, mais plus qu'un peintre du dimanche, avec de la technique, pas toujours mais souvent, et avec de la vision: ses tableaux sont *composés*... Et ses couleurs sont des passions, comme disait Van Gogh. Lesquelles? Les plus douces. Un critique a dit que ses huiles avaient l'air de pastels... On pense aux peintres de la montée Saint-Michel et aux paysages tout en teintes pâles d'un Narcisse Poirier, mais en moins vaporeux, en plus gai. Cet homme-là était un tendre, au fond, sous l'angoisse. Mais ce n'est évidemment pas que lui, le peintre qui se promène dans ma phrase...

C'est, dit-il, brutalement... Ce *c'est* vous tombe dessus comme la pression atmosphérique à la naissance... Le *c'* surtout... D'où ça sort, ce *c'*? Question mal posée: n'est-ce pas plutôt de là que l'on sort, comme de nulle part?...

Saint-Denys ne dit pas: *il est un peintre*, mais *c'est un peintre*: autant dire une chose, une sorte de bête qu'il regarde aller... Comme Kafka promenait son insecte Gregor dans *La Métamorphose*... D'ailleurs, c'est

Saint-Denys Garneau qui aurait dû écrire ce livre, qui l'eût délivré, peut-être, de l'emprise de ses parents et de la bonne société du manoir de Sainte-Catherine... Affreuse si on se fie au livre de son cousin, le peintre Antoine Prévost (*L'Enfant piégé*, Boréal, 1994)... Ou bien pas si méchante que ça, si je me fie plutôt à ce que m'en dit Yves Laroque, fils de la sœur du poète et petit-fils du frère de l'écrivain Robert Laroque de Roquebrune...

Laroque m'a montré une trentaine d'esquisses du peintre: ruelles autour de la maison de Westmount, fermes et routes des environs du manoir, un pont inachevé, un tronc d'arbre dénudé... Croûtes et esquisses, intéressantes mais pas de quoi tomber à la renverse... Reliques... Tout de même, j'ai failli lui en acheter une, par superstition...

Je cause, je cause... Je promène mal ce que je suis, critique d'art, parmi mon sujet, en l'occurrence la phrase du poète et peintre... Critique d'art, ai-je dit?... Ou critique littéraire?... Omnipraticien, je préfère... Ministre des terrains vagues, vagabond des affaires culturelles... Qu'être?... N'importe quoi...

Être, on le sait, n'est pas une mince affaire, et c'est encore plus ardu quand on doit promener *ce qu'on est* dans *ce qu'il y a*. Le programme est minimal et infini à la fois. Promener cela, *ce qu'on est*, suppose une laisse ou une poussette, pour tenir ou porter son double, sorte d'homoncule expérimental, de chihuahua ou de bébé (l'être de l'étant, dirait Heidegger dans ses *Chemins qui ne mènent nulle part*... sa re-présentation, son identité ou son *étantité*, selon la traduction de Wolfgang Brokmeier, si c'est ça qu'il a voulu dire...) qu'on accompagne ou pousse devant soi, qu'on lance ainsi dans ce qu'il y a... D'ailleurs, qu'y a-t-il, au juste? Il y a ce qu'il y a, ce que vous voudrez, ceci, cela, n'importe quoi, tout...

On est donc double, avec l'individu numéro un (le peintre) et son protégé, «ce qu'il est», *whatever*, bref l'individu numéro deux (le même...). À vrai dire, ce ne sont pas des individus, ces deux-là, mais des abstractions (concrètes), des entités cérébrales (et viscérales), des catégories de l'entendement (autant que de la respiration et de la digestion), des figures géométriques très simples et très compliquées à la fois, des morceaux choisis de l'univers intérieur d'un être s'extériorisant, voulant habiter le paysage, sinon le manger...

Et en vérité, le monde, Bossuet et Bérénice Einberg l'ont dit: ou bien tu l'avales, ou bien c'est lui qui te gobe... Ou tu as, ou on t'a... Claude-Henri Grignon l'a confirmé dans *Un homme et son péché* (1935): Séraphin Poudrier (l'ange du feu, l'alchimiste) meurt (dans son athanor, dans sa maison qui flambe, plutôt que de succomber à une petite mort dans sa femme, dite Laloge, et qui le ressusciterait en enfantant) avec la preuve de son échec (et la clef du secret) dans ses mains calcinées: dans l'une, une pièce d'or, et dans l'autre, un peu d'avoine. Une sorte d'équation... Dans l'une, la saisie, la rétention, le contraire du don, l'avarice, ici un péché proprement métaphysique; dans l'autre, l'arbre (symbolisé dans cette graminée) et la nourriture, dons de Dieu... Cet avare est un diable qui promène ses mains dans ce qu'il y a... Le monde finit par l'entraîner dans son feu...

De fil en aiguille... Ne jamais demander son chemin, disait Roland Giguère, à qui ne sait pas s'égarer!... De fil en aiguille donc, me voici dans *La récolte et la rosée* (Belin, 1995) de Robert Marteau, promenade d'un poète dans les livres alchimiques, et je rêve devant un rameau d'or que Marteau emprunte à Virgile, celui-ci le tenant de Proserpine et le transmettant à Énée...

*Mais nul n'approchera les souterrains mystères
S'il n'a d'abord pris à l'arbre le feuillard d'or.*

(...)

*Des yeux donc cherche en haut et trouvé cueille-le
De la main selon le rite.*

Mais revenons de Rome et des gouffres puants de l'Averne de Virgile et du plancher des vaches de Sainte-Adèle et des pays d'en-haut de Valdombre, et reprenons ma phrase du début... Elle est une équation logique, algébrique... En effet, d'un côté, l'entité *c'est* ; de l'autre, l'entité composée de tout le syntagme nominal *un peintre qui promène ce qu'il est parmi ce qu'il y a*. C'est une balance (le verbe *être*) qui porte dans ses fléaux : d'un côté, le sujet, *cela* ; de l'autre, l'attribut, le *peintre* (et son existence et son contexte et leur intrication). Ajoutez, dans le fléau numéro deux, une plus petite balance avec deux nouveaux fléaux dans lesquels on trouve : d'un côté, le peintre, de l'autre, ce qu'il est... Comment dissocier *quelqu'un* de *ce qu'il est* ? Il n'y a qu'un poète pour réussir cela, ou un philosophe (de préférence philosophal) : la séparation d'un être d'avec ce qu'il est...

Le peintre, ai-je dit : mais Saint-Denys Garneau parle d'un peintre... Les rapins, prenez un numéro !... On n'est pas seul ici, car il y a d'autres peintres... Et il y a d'autres occupations : jardinier, architecte, coureur de jupons... Et poète, bien sûr... Heureusement d'ailleurs : autrement, qui aurait rapporté la scène ?

Quelle scène ? Je répète : *C'est un peintre qui promène ce qu'il est parmi ce qu'il y a...* Il y a déambulation dans le vide de cet *il y a...* Derrida dirait-il : une *il-y-a-de* ? Celui-là, je vais finir par le lire... C'est de bon ton de le lire, si Gilles Marcotte le dit, nous prévenant contre les deux excès : le vouer aux gémonies et l'idolâtrer...

Ce qu'il y a?... Aux deux sens de site et de symptôme... Site: les choses que l'on trouve dans les parages... Et symptôme, comme dans le dialogue suivant:

— Mais bon Dieu, qu'as-tu? qu'est-ce qui se passe? qu'est-ce qu'il y a?...

— Ce qu'il y a, ce qu'il y a, c'est que...

Rien de particulier... Rien qu'un malaise diffus, général, illimité... Ça passera, avec le monde, et encore un peu de temps...

Où est-on enfin, dans cette phrase? Ici ou là? C'est loin et c'est tout près. Nous sentons la proximité: l'attaque (*c'est*) nous introduit instantanément sur les lieux... Mais voyez la distance: ce peintre n'est pas celui qui parle, n'est pas celui qui lit ou qui regarde... Distance accrue, doublée, reflétée: ce peintre promène sa quiddité comme on promène son chien ou son bébé...

Le décor est paradoxal, d'une sobriété et d'une exubérance égales... Ce qu'il y a?... Tout s'offre: on est dans un grand magasin, un magasin général... Servez-vous!... Mais l'accès aux choses est barré par l'embarras du choix... Carte de crédit pour l'abîme... La phrase est suspendue sur un incommensurable vide, le vide de l'existence et le vide des choses, comme une sorte d'improbable pont sur le vide, sur lequel avance ce *nobody*, ce sans-corps, ce peintre quelconque, ce peintre abstrait (et non pas ses œuvres, du reste inexistantes), comme sur des échasses faites des pieds de son chevalet et les yeux dans les trous de sa palette... Peintre à la Braque... Mais ordinaire comme le chanteur (de) Charlebois... Proche comme un vers d'Albert Lozeau ou de Jacques Brault... Ahuri en même temps, creusé de doutes, et comme dirait Miron: *dynamité d'apocalypses*...

Reprenons nos calculs algébriques... Soit $c' = \text{cela}$. Nous avons: $\text{cela} = \text{peintre}$ (avec son être, dans l'avoir

universel). Note: il n'a rien, le peintre, il erre dans (il est eu, on l'a) ce qu'il (impersonnel) y a... Le monde est un tel terrain vague... Donc: quoi?...

Qu'être en ce non-lieu?... Est-ce ça, le *Dasein*?... Dansons!...

Je ne comprendrai jamais cette phrase... Si pleine, si vide... Je manque de concepts philosophiques, sans doute... Mais je ne suis pas totalement inculte... Allons-y de deux trois pistes... *L'Être* et *l'Avoir*, ces grands machins philosophiques: Gabriel Marcel vient de les lancer sur le marché des idées, dans les années trente... Et Heidegger commence à se faire entendre avec sa réflexion sur la choséité des choses et sur les souliers de Van Gogh... Pendant que Jacques Maritain, avec sa Raïssa, essaie de mettre un peu d'ordre dans le système philosophico-catholico-thomiste, de rappeler à l'ordre (ancien, revigoré) les hérétiques de toutes tendances, et il y en a, et il y en aura... Jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de doxa... Nous y sommes...

Et c'est la guerre d'Espagne, je veux dire en 1937, comme si nous y étions... Malraux publie *L'Espoir*, s'interroge sur les rapports entre *être* et *faire*... Menaud, le maître-draveur de Félix-Antoine Savard, voit des Anglais partout... Mon père a vingt ans et ramone des cheminées pour payer ses études... Quel rapport? Je m'égare...

Saint-Denys Garneau ne serait-il pas un peintre et un philosophe qui s'est égaré en poésie, comme un petit chaperon rouge?... Comme je m'égare un peu ici, dans les sous-bois de la philosophie... Ou bien Saint-Denys Garneau a trouvé dans la poésie le seul lieu où il était possible de voir en pensant, de penser dans un regard (*accolade par l'immatériel*)... Moderne (non sans nostalgies) et matérialiste (non sans retours d'idéalisme), Saint-Denys Garneau est fasciné par les *choses*...

Je le cite :

C'est la chose, dans sa modeste insignifiance, qui est la plus rebelle à la pensée. Ou bien, cette retenue de la simple chose, cette compacité reposant en elle-même et n'étant poussée vers rien ferait-elle partie de l'essence de la chose ? Une pensée qui tente de penser la chose ne devrait-elle pas, dès lors, faire confiance à cet élément d'étrangeté et de repliement sur soi-même dans l'essence de la chose ? S'il en est ainsi, alors il faut précisément nous garder de forcer l'accès à ce qu'il y a de proprement chose dans la chose.

De tels propos païens, Bachelard les eût signés !... C'est l'époque où il écrit sa *Psychanalyse du feu*, il est en train d'allumer les becs Bunsen de sa phénoménologie de l'esprit... Mais je vous ai passé un sapin de la Forêt-Noire : la citation ci-haut est de Heidegger, non de Saint-Denys Garneau... Si vous m'avez cru, c'est que les deux ont des choses en commun, les choses justement...

Les abyssales choses :

Mais vos pas à travers tombent dans le vide

pas perdus

Font un cercle

et c'est un point

Et Hölderlin :

Difficilement il quitte

Ce qui près de l'origine a site, le point.

Ouf !... D'où parti, moi, pour arriver ici, aboutir ou revenir, et ne plus savoir conclure... Mes pas perdus... Revenir à Paul Valéry et à ce qu'il disait de la liberté,

et qui s'appliquerait aussi au hockey et à la prose de Derrida :

Il faut se faire centre — et à chaque instant changer sa position secrète pour qu'elle demeure toujours centrale.